

versants

REVUE SUISSE DES LITTÉRATURES ROMANES

Revue publiée sous les auspices du Collegium Romanicum
(Association des romanistes suisses)
avec le concours de l'Académie suisse
des sciences humaines et sociales

NUMÉRO 63:1 (FASCICULE FRANÇAIS)
2016

À QUOI BON L'ENSEIGNEMENT DE LA LITTÉRATURE ?

Sous la direction d'Ursula Bähler et de Thomas Klinkert

SLATKINE
GENÈVE

Diffusion en France :
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR,
Paris

DOI 10.22015/V.RSLR/63.1.18



Soutenu par l'Académie suisse
des sciences humaines et sociales
www.assh.ch

© 2016. Éditions Slatkine, Genève.

www.slatkine.com

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous les pays.

ISBN 978-2-05-102789-2 ISBN 978-2-05-102792-2

ISSN 0256-9645

De l'utilité et de l'inconvénient des études (des avant-gardes) historiques pour la *Romanistik*

Enjeux majeurs de l'enseignement

Nous savons bien que la deuxième des *Considérations inactuelles* publiées par Friedrich Nietzsche en 1874 ne mentionne pas la *Romanistik*, mais met en relation les études historiques et la « vie ». Incités par un article d'Ottmar Ette, « Literaturwissenschaft als Lebenswissenschaft » qui, il y a presque dix ans, prenait la *Seconde considération intempestive* comme point de départ, nous tentons aujourd'hui de poser la question de l'utilité et de l'inconvénient des études littéraires, plus spécialement de la *Romanistik*, « pour la vie », comme critère d'évaluation de l'importance de notre discipline dans le contexte actuel. Cela préfigure les deux questions auxquelles ce numéro de *Versants* est consacré, c'est-à-dire « À quoi bon la littérature ? » et « À quoi bon l'enseignement de la littérature ? ». Dans l'article destiné au volume réunissant les réactions au texte-manifeste d'Ette, j'ai déjà abordé partiellement ce sujet¹. Il me semble qu'à partir de l'importance ou de la non-importance de l'enseignement d'une littérature (d'avant-garde) qui veut se remettre en question pour « reconduire l'art dans la vie », pour citer une définition célèbre de Peter Bürger, ou qui, selon Niklas Luhmann, pose la question qui représente le paradigme de l'art et de la littérature depuis le début du xx^e siècle : « wie das Paradox der Einheit von Kunst und Nichtkunst im Kunstsystem selbst aufgelöst werden kann »², on peut appréhender les « enjeux majeurs de l'enseignement », aussi bien « le statut des théories littéraires » que « la situation actuelle dans le domaine des lettres » ou le « changement du public », pour reprendre la lettre qui nous a été envoyée par les deux éditeurs du présent volume (voir introduction). Mais surtout, une telle approche permet de

¹ Wolfgang Asholt, « Neues Leben in der Literaturwissenschaft », *Literaturwissenschaft als Lebenswissenschaft*, éd. Wolfgang Asholt et Ottmar Ette, Tübingen, Narr, « Édition lendemains », 20, 2010, pp. 65-73.

² « Comment le paradoxe de l'unité de l'art et du non-art peut être résolu dans le système de l'art lui-même » (trad. U. B.) Niklas Luhmann, *Die Kunst der Gesellschaft*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1995, p. 506.

voir si la littérature (française en l'occurrence) peut avoir encore une « utilité » pour la « vie » ou si elle est devenue désuète ou « classique » dans le sens des philologies portant ce qualificatif dans leur désignation.

Comme l'autre enjeu majeur de mon enseignement depuis plus de vingt ans a porté sur la littérature contemporaine de langue française, je suis à même de comparer le développement de l'importance des deux sujets dans l'enseignement de la *Romanistik* (et en particulier du français). Avec deux volumes publiés vers le milieu des années 1990³, il a été possible de donner une impulsion à la discipline pour consacrer l'attention nécessaire à ce qui se passait dans la littérature française depuis le début des années 1980. Aujourd'hui, la littérature contemporaine est une partie importante et évidente aussi bien de l'enseignement que de la recherche littéraire des romanistes. La publication des actes de la section dédiée à ce sujet lors du *Frankoromanistentag* de 2014, 'vingt ans après', dans la *Revue des sciences humaines*, représente à la fois un bilan et une confirmation de l'établissement des études contemporaines au sein de cette discipline⁴.

Autant ce projet d'une ouverture de la *Romanistik* vers le contemporain semble avoir été mené à bien, autant on peut se demander si la tentative d'y installer durablement les recherches sur les avant-gardes historiques et les néo-avant-gardes du XX^e siècle a été couronnée de succès. Et ceci malgré une pré-histoire fascinante. Ernst Robert Curtius qui, après *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich* (1919), avait fait de la littérature française contemporaine l'enjeu majeur de ses recherches au cours des années vingt, fut aussi le premier dans la *Romanistik* à remarquer l'avant-garde surréaliste. Dès le 13 novembre 1925, il consacre, dans *Die literarische Welt*, un article à « Louis Aragon ». Le texte sera repris, en traduction française, par *La Revue nouvelle* et se termine ainsi : « Aragon met notre monde en pièces, parce qu'il ne peut pas s'en accommoder. Son monde est le pays des rêves »⁵. En août 1926, il publie, dans *Die Neue Rundschau*, un autre texte, « Der Überrealismus (L. Aragon) ». Curtius suit

³ Wolfgang Asholt, *Der französische Roman der Achtziger Jahre*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1994 ; id. (éd.), *Intertextualität und Subversivität. Studien zur Romanliteratur der achtziger Jahre in Frankreich*, Heidelberg, Winter, « Reihe Siegen », 120, 1994.

⁴ Wolfgang Asholt et Ursula Bähler (éds.), *Le savoir historique du roman contemporain*, *Revue des sciences humaines*, 321, 2016 (janvier-mars).

⁵ *La Revue nouvelle*, 1926 (14 janvier), p. 9.

donc attentivement ce qui se passe dans la littérature d'avant-garde. Mais la *Romanistik* n'y réagit pas, comme l'illustre un article de Victor Klemperer dans la même revue (du 21 juin 1929), intitulé «Die Tradition in der gegenwärtigen französischen Literatur». Après la rupture du régime national-socialiste, cette «tradition» d'un refus des avant-gardes continue, comme en témoigne l'œuvre importante et influente de Hugo Friedrich, *Die Struktur der modernen Lyrik*, où le romaniste de Freiburg déclare : «Mit der Zeit lernt man, anhand solcher Ausdrucksweise die Avantgardisten des Tages von den Berufenen zu unterscheiden, die Scharlatane von den Poeten», et confesse : «Ich bin selbst auch kein 'Avantgardist'»⁶. D'une certaine manière, ce désintérêt (pour ne pas parler de dédain) de la *Romanistik* pour un mouvement décisif de l'art et de la littérature du xx^e siècle, dans lequel la littérature française (avec le dadaïsme et surtout le surréalisme, et plus tard le lettrisme, le situationnisme, etc.) a joué un rôle important, persiste jusqu'à aujourd'hui. Pour l'esthétique de la réception, les avant-gardes ne pouvaient pas être d'un grand intérêt, celles-ci visant justement à remettre en question sinon à détruire l'horizon d'attente et avec lui la tradition d'interprétation. Quant au poststructuralisme, celui-ci préférerait ne pas trop évoquer un prédécesseur qui ne pratiquait pas seulement un avant-gardisme théorique mais voulait aussi transformer la vie. Même la *Théorie de l'avant-garde* écrite en 1974 par le romaniste Peter Bürger⁷ et qui a influencé les études portant sur les mouvements d'avant-garde et le phénomène dans son ensemble, n'a pas trouvé beaucoup d'échos dans la discipline, bien au contraire. Quand je me suis tourné, vingt ans plus tard, vers des recherches dans ce domaine, c'était donc (en coopération avec le germaniste Walter Fähnders) plutôt dans une perspective comparatiste que romaniste. Et nos publications des années 1990 ont, en effet, bénéficié de plus de résonances chez les germanistes, les slavistes et surtout les comparatistes que chez les romanistes allemands.

⁶ Hugo Friedrich, *Die Struktur der modernen Lyrik. Von der Mitte des neunzehnten bis zur Mitte des zwanzigsten Jahrhunderts*, Reinbek, Rowohlt, 1985, p. 213 et p. 10. «Le temps aidant et s'appuyant sur de tels témoignages, on apprend à distinguer ceux qui sont à l'avant-garde de la mode de ceux qui ont une vocation, on distingue les charlatans des poètes»; «je ne suis pas moi-même un tenant de l'avant-garde» (Hugo Friedrich, *Structure de la poésie moderne*, trad. Michel François-Demet, Paris, Livre de poche, 1999, p. 311 et p. 10).

⁷ Peter Bürger, *Théorie der Avantgarde*, Frankfurt, Suhrkamp, 1974; *id.*, *Theory of the Avant-Garde*, Minneapolis, Minnesota UP, 1984; *id.*, *Théorie de l'avant-garde*, Paris, Questions théoriques, 2013.

Le rôle des théories dans l'enseignement

L'enseignement des avant-gardes en tant que mouvement d'ensemble (théories de l'avant-garde, manifestes-manifestantisme) ou de mouvements particuliers (dadaïsme, surréalisme) trouve en général un accueil favorable auprès des étudiants d'aujourd'hui, comme l'a montré un cours que j'ai donné à l'université Humboldt au semestre d'hiver 2013/14 («Das Jahrhundert der Avantgarde: Theorien und Konzeptionen der Avantgarde im 20. Jahrhundert»). L'enseignement permet autant de confronter les théories de la modernité avec celles des avant-gardes que de rendre possible la comparaison des grands textes de l'époque moderne avec ceux du siècle des avant-gardes. Dans ce contexte, on est invité à discuter les théories du postmodernisme à partir d'un point de vue inhabituel, et cela vaut aussi pour le poststructuralisme et la déconstruction. Les étudiants peuvent de cette manière construire une position indépendante dans les débats théoriques des vingt dernières années.

C'est à partir de telles prémisses que j'ai participé au débat mentionné, déclenché par Ottmar Ette, autour de *Literaturwissenschaft als Lebenswissenschaft*. Si le but des avant-gardes, ou au moins de leurs mouvements les plus avancés, est de reconduire l'art dans la vie ou de dépasser la séparation habituelle entre art et non-art pour arriver à une co-présence de l'art et du non-art dans le système de l'art même, alors la «vie» et le «non-art» représentent un «savoir de la vie» de la littérature (et de l'art) qui permet, pour le dire avec Ette, «normative Formen des Lebenswissens nicht nur zu simulieren, sondern auch performativ und damit lebensnah und 'nacherlebbar' zur Disposition zu stellen, insofern Literatur stets ein Wissen um die Grenzen der Gültigkeit von Wissensbeständen in einer gegebenen Kultur oder Gesellschaft enthält»⁸. Les avant-gardes représentent plus qu'une telle «*Lebenswissenschaft*» avant la lettre, dans le sens de Bürger ou de Luhmann, tout en y participant sous beaucoup de points de vue : elles représentent aussi une remise en question de cette «*Lebenswissenschaft*» et

⁸ « non seulement de simuler des formes du savoir de la vie, mais de mettre celles-ci à disposition de manière performative et donc proche de la vie et 'réactualisable', dans la mesure où la littérature contient toujours un savoir sur les limites et la validité des états de savoirs dans une culture ou une société données » (trad. U. B.) Ottmar Ette, « Literaturwissenschaft als Lebenswissenschaft », *Literaturwissenschaft als Lebenswissenschaft. Programm – Projekte – Perspektiven*, éd. Wolfgang Asholt et Ottmar Ette, Tübingen, Narr, « Édition lendemains », 20, 2010, p. 37.

de son « *ÜberLebenSchreiben* » (« *ÉcritureSurVie* »⁹, Ette) en l'exposant à un possible changement ou à une possible transformation de la vie. Comme c'est le cas du projet de la *Literaturwissenschaft als Lebenswissenschaft*, l'art et la littérature des avant-gardes établissent et représentent un point de vue éthique et proclament ainsi une position claire dans le débat autour de « l'utilité et de l'inconvénient des études littéraires », spécialement de la littérature française. De la même manière qu'une « *Literatur ohne festen Wohnsitz* » (« une littérature sans domicile fixe »¹⁰, Ette), les arts et littératures avant-gardistes posent des questions qui n'ont pas encore reçu de réponses leur permettant de devenir historiques, ou pour le dire avec Luhmann : « Die Avantgarde hatte nur das Problem gestellt und in Form gebracht. Man wird jetzt das Kunstsystem daraufhin beobachten müssen, ob und wie es mit dieser Selbstherausforderung fertig wird »¹¹.

L'enseignement mentionné a montré que la génération actuelle d'étudiants s'intéresse clairement à de telles questions, que ce soit dans une université de province comme Osnabrück ou à l'université Humboldt de Berlin. En général, ce sont des étudiants venant pour moitié des études françaises et pour moitié des études comparatistes et de l'histoire de l'art, mais aussi, à Berlin, des beaux-arts, comme de la *Universität der Künste*. Ce qui intéresse ces étudiants, est en général la remise en question de l'horizon d'attente contemporain, que ce soit dans le domaine des théories artistiques et littéraires ou dans celui de la production artistique et littéraire. Ils apprécient de tels cours comme une « archéologie » du XX^e siècle apportant (aussi) des critères pour évaluer la production contemporaine. Si on a pu parler de la mise à mort « théorique » de l'avant-garde¹², une « mort » qui implique une « vie » (passée ou future), les discussions dans les cours montrent qu'il s'agit aussi d'une mort théorique dont le corps renaît de manière continue, ne serait-ce que comme spectre.

En général, ces cours sont appréciés par les étudiants parce que leur perspective historique renvoie toujours à des questionnements contemporains et parce que l'avant-garde et les néo-avant-gardes, en voulant

⁹ Trad. U. B.

¹⁰ Trad. U. B.

¹¹ « L'avant-garde n'avait fait que poser le problème et le mettre en forme. Il conviendra maintenant d'observer le système de l'art pour savoir s'il arrive à venir à bout de cet auto-défi » (trad. U. B.) Luhmann, *Die Kunst der Gesellschaft*, op. cit., p. 506.

¹² Paul Mann, *The Theory-Death of the Avant-Garde*, Bloomington / Indianapolis, Indiana UP, 1991.

surmonter les clivages entre l'art et la vie, tendent nécessairement vers un savoir de la vie (*Lebenswissenschaft*), de l'art et de la littérature qui remet en question de manière autoréférentielle et autocritique ses propres prémisses. En même temps, rassemblant des étudiants venant d'horizons divers, ces cours sont nécessairement inter- et transdisciplinaires, non seulement en ce qui concerne les productions artistiques et la théorie que les différentes disciplines revendiquent, souvent de manière performative avec les œuvres artistiques elles-mêmes, mais aussi en ce qui concerne les théories portant sur la possibilité ou l'impossibilité des projets d'avant-garde aujourd'hui. Il va de soi que cette perspective dépasse le domaine de la littérature française, mais – aussi bien pour les avant-gardes historiques (de la première moitié du xx^e siècle) que pour les néo-avant-gardes (jusqu'à aujourd'hui) – la littérature française a apporté une contribution essentielle, et représente donc un point de départ mais aussi de cohérence pour de tels cours.

La situation actuelle des lettres

En décembre 2015, j'ai participé à une journée d'études dont les actes viennent d'être publiés sous le titre « Apprendre l'allemand en France, le français en Allemagne » dans la revue *Allemagne d'aujourd'hui*¹³. Dans ce contexte, j'avais présenté « Le français dans les universités allemandes et la Romanistik »¹⁴ pour arriver à une conclusion globalement positive, surtout en comparaison avec la situation de l'allemand dans les universités françaises¹⁵. Il ne faudrait donc pas dramatiser la situation allemande, et dans le cadre de la *Romanistik*, l'intérêt pour le français se situe en moyenne au même niveau que celui pour l'espagnol, avec de grandes différences cependant entre les universités. Ces différences sont en partie dues (vu la double dénomination des postes des professeurs, souvent une combinaison de littératures française et espagnole) aux préférences individuelles qui, dans les petites universités, peuvent avoir comme conséquence une limitation du français (ou de l'espagnol, pour ne pas parler de l'italien)

¹³ Joachim Umlauf et Jérôme Vaillant (éds.), « Apprendre l'allemand en France, le français en Allemagne », *Allemagne d'aujourd'hui*, 215, 2016 (janvier-mars), pp. 7-91.

¹⁴ *Ibid.*, pp. 57-64.

¹⁵ Cf. Brigitte Lestrade, « L'allemand à l'université – entre déclin et sursaut », *ibid.*, pp. 32-44.

qui fait que seule une partie de la littérature française apparaît encore dans les cours offerts dans les programmes de licence (Bachelor). Dans les grands départements de *Romanistik* en revanche, la plupart des époques trouvent encore leur place dans le programme des cours, c'est-à-dire qu'on peut donc théoriquement, pendant les études, parcourir la littérature française du Moyen Âge jusqu'à l'époque contemporaine.

Mais cette connaissance est devenue dans bien des cas purement virtuelle. En général, avec des variantes entre les différentes universités (il n'y a plus de coordination nationale, comme ce fut le cas avec les *Magisterrahmenrichtlinien*), la proportion des cours obligatoires en littérature, dans l'ensemble et surtout dans les programmes de Master, a diminué, surtout dans les filières préparant à l'enseignement dans le secondaire où, pour des raisons discutables, la partie consacrée aux cours « didactiques » a été substantiellement augmentée. Ceci a renforcé les problèmes structurels qu'on vient de mentionner. Les étudiants des deux Bachelors et Masters – formation scientifique et diplôme d'enseignement – n'ont plus la chance ni l'obligation de connaître la littérature française dans son ensemble. Ainsi, la dimension historique, perspective garantissant autrefois la cohérence et la cohésion des études littéraires, avec un modèle d'évolution littéraire tenu pendant longtemps pour exemplaire, n'a plus sa place. Avec ce changement profond, une partie des publications est devenue obsolète. L'une des publications majeures des études littéraires françaises, la *Französische Literaturgeschichte* chez Metzler, fondée en 1989 par Jürgen Grimm, dont la sixième édition a vu le jour en 2014, et qui s'est vendue jusqu'à aujourd'hui à 40 000 exemplaires, se vend de plus en plus difficilement parce qu'une vue d'ensemble sur toute la littérature française (du Moyen Âge jusqu'aujourd'hui) a perdu sa raison d'être. De telles publications ont été remplacées par des volumes désignés comme « *Bachelor-Wissen* » qui évoquent (sans le vouloir) d'autres associations.

Si l'on veut dramatiser ce changement, institutionnalisé par l'application du système de Bologne avec la 'perfection' allemande, on peut dire qu'il a conduit à la « fin d'une époque » qui a duré au moins un siècle et où, à côté des connaissances pratiques de la langue française, les études étaient basées sur la linguistique et la littérature. Même la tentative des années 1970 et 1980, d'instaurer la civilisation comme troisième composante, n'a pas réussi à ébranler cette architecture qui a été démolie par la

modularisation et le didactisation. Au vu de ces changements profonds (et probablement de longue durée), ce serait une illusion de croire qu'on pourra continuer l'enseignement de la littérature française comme d'antan. La question qui se pose est de savoir pour combien de temps la *Romanistik* peut encore continuer à être un partenaire égal pour les Lettres modernes très spécialisées en France (et partiellement aussi aux États-Unis et dans les grandes universités anglaises) ou si la *Romanistik* va s'approcher de la situation des études allemandes en France dont la philologie nationale des pays de langue allemande ne prend connaissance que dans le cas de quelques figures d'exception.

La *Romanistik* a plutôt subi ces changements qu'elle n'y a réagi. Et les possibilités de réaliser ses propres intérêts de recherche concernant la littérature française dans d'autres contextes (les programmes d'excellence, les différents formats de projets auprès de la *Deutsche Forschungsgemeinschaft*) amène à une constellation dans laquelle ce qui a changé dans l'enseignement de la littérature française dans le cadre d'études « normales » (de cinq ans), n'est plus regardé comme une perte mais comme un dommage collatéral, comportant aussi des avantages.

Les changements de public et la perspective future

Il va de soi qu'au cours de plus de 40 ans d'enseignement, le « public » a beaucoup changé, surtout parce qu'en même temps, le quota de bacheliers en Allemagne pendant cette époque est passé d'un peu plus de 10 % à plus de 50 %. Et même si le français reste encore clairement la deuxième langue dans le secondaire, la concurrence d'autres langues dans les lycées a changé son statut. Mais là aussi, le plus grand changement a été déclenché par l'introduction sans failles du système de Bologne. Cela concerne surtout les deux dernières années d'études, donc le Master, mais comme ce sont les années où les étudiants pourraient se consacrer de manière approfondie et autonome à l'étude des textes littéraires, l'impossibilité, dans de nombreuses universités, de combiner plusieurs disciplines comme c'était le cas dans le *Magister* d'antan, amène la plupart des étudiants qui ne se destinent pas à l'enseignement (*Lehramtsmaster*) à choisir un Master spécialisé. La demande des Masters de *Romanistik* en souffre partout et même s'il y a des différences d'une université à l'autre,

la situation est souvent catastrophique. En général, les départements de philologie y ont réagi en créant des filières multi-disciplinaires, ainsi la *Philosophische Fakultät II* de l'université Humboldt de Berlin a instauré un Master «*Europäische Literaturen*». Les étudiants de ce Master sont excellents et engagés, mais il est évident que leur choix d'une telle filière correspond à d'autres critères que celui d'un *Nebenfachmagister* (branche secondaire) ou même d'un *Hauptfachmagister* (branche principale) «*Romanistik*». Et il est clair que dans une telle filière «comparatiste» les études de littérature française ne représentent qu'un élément en concurrence avec d'autres littératures attrayantes.

Dans cette situation, ce sont les filières destinées aux futurs enseignants du secondaire qui sont devenues, encore plus que traditionnellement, le noyau central des études consacrées à la littérature française. Mais comme le statut de la littérature dans l'enseignement du français a largement changé, c'est-à-dire diminué, au cours des dernières décennies – on ne lit pratiquement plus de textes littéraires dans leur intégralité –, s'engager spécialement dans ce domaine n'apparaît plus comme une nécessité. En général, ce sont davantage des dispositions personnelles, c'est-à-dire un intérêt pour la littérature, qui mènent à un tel engagement dans la phase du Master que la conviction que le futur enseignement littéraire dans le secondaire serait au centre de l'apprentissage du français à l'école ou au lycée et nécessiterait ainsi une préparation approfondie dans la dernière phase des études. Pourtant, j'ai l'impression que, pour une partie importante du «public» de Master, la passion pour la littérature et le plaisir de la lecture, accompagnés d'un intérêt pour les conceptions et les théories littéraires, sont des motivations essentielles qui mènent parfois à un engagement admirable pour la littérature française.

Ceci m'amène à un optimisme relatif et précaire quant au statut de l'enseignement de la littérature française dans les universités allemandes. Il ne faut pas oublier que, malgré la dimension historique profonde et exemplaire de cette littérature, son image dépend en grande partie de l'appréciation de la littérature contemporaine dans les études ainsi qu'au près de la critique littéraire et des lecteurs allemands. Depuis longtemps, nous ne sommes plus dans la situation où l'Existentialisme ou le Nouveau Roman étaient tenus pour exemplaires et la période de la *French Theory* est aussi largement révolue. Il appartient d'autant plus aux romanistes de mieux faire connaître une littérature contemporaine en langue française

qui est plus variée et plus ouverte que le feuilleton journalistique ne nous la présente à de rares exceptions près. Si nous réussissons à corriger cette appréciation plus que sélective, il ne faut pas trop s'inquiéter pour l'avenir des études littéraires françaises.

Wolfgang ASHOLT
Humboldt-Universität zu Berlin